

Moi, quand mes souvenirs, dans leur course agitée,
 Cherchent pour s'y poser un site harmonieux,
 Je laisse la colline et la pente abritée
 Pour tes bords dépouillés, mais que je connais mieux.

Car un instinct magique appelait mon enfance
 Sur la terre sans arbre où sommeillent tes eaux,
 Et j'y venais tout seul, imitant ton silence,
 Me cacher pour rêver entre les grands roseaux.

Écoutais-je déjà quelqu'intime parole,
 Sans que de jours meilleurs l'espoir me fut ôté,
 Te présenter à moi comme le vrai symbole
 De mon cœur si plein d'ombre et d'immobilité ;

Avais-je deviné que mon ame passive
 Serait comme ton onde un immense miroir
 Où viendraient se tracer les tableaux de la rive,
 Mais en se pâissant sous un reflet plus noir ?

Je ne sais, mais j'aimais ton aspect monotone,
 Les flottantes vapeurs de ton ciel sombre et gris,
 Les feuilles que sur toi semait le vent d'automne,
 Et les groupes fuyards de tes oiseaux surpris.

C'est que dans la nature où règne l'harmonie,
 Tous les sons d'un accord se cherchent pour s'unir ;
 C'est qu'à chaque pensée, et qu'à chaque génie
 Un site inspirateur vient toujours s'assortir ;

Que tout est pâle et blanc dans la blanche Norvège ;
 Que l'oiseau de malheur habite les vieux murs ;